

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE



Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 15 (Mai 1998)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac - CERRAVHIS

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

1915. DE LA GUERRE DE MOUVEMENT À LA GUERRE DE TRANCHÉES

Une grande partie des tués Blagnacais figurant sur le monument aux morts relève des années 1914 et 1915. Les premiers mois, très coûteux en hommes, furent consacrés à la guerre de mouvement, et menés essentiellement par nos soldats d'active et le contingent sous les drapeaux. Les Allemands ayant envahi la Belgique, nos troupes se portèrent à la frontière Nord. Leurs attaques et contre-attaques, menées par les "pioupious" en képi, sans casque, en pantalon garance pour que nul n'en ignore, furent de sanglants échecs comme à Charleroi (21-23 août) et à Mons (23 août), face à l'aile droite marchante de Von Kluck et Von Bülow.

Joffre décida la retraite en direction de la Seine, couvrant Paris au nord-est. L'aile droite allemande, négligeant Paris obliqua au sud-est vers Nogent, dans le but de couper nos forces de la capitale et les anéantir. Mais ce faisant elle présentait le flanc à Joffre, qui attaqua les 4 et 5 septembre sur la Marne. Galliéni, gouverneur de Paris, mobilisa les taxis, ramassa dans les rues les permissionnaires, vida les dépôts dans la nuit et amena ainsi rapidement à Joffre un renfort décisif. En même temps, Foch attaquait victorieusement aux marais de Saint Gond. Le 10 septembre, Moltke ordonnait le repli général des armées allemandes.

Qui a gagné la bataille de la Marne ?

Joffre, Foch, Galliéni, Franchet d'Esperey, ou encore le britannique French ? Joffre agacé par ces supputations, eut ce mot : "Je ne sais pas qui a gagné la bataille de la Marne, mais je sais bien qui l'aurait perdue!"

Rappelons à nos lecteurs qu'ils peuvent contempler à Saint-Gaudens, sur le boulevard qui domine la vallée de la Garonne, face au Cagire, le monument des trois maréchaux, Foch, Joffre, et Galliéni. Tous trois sont originaires du coin, du Comminges aux Baronnie. On connaît la propension des Pyrénées Centrales à fournir des guerriers célèbres, de

l'Ariège à la Bigorre. Peut-être y a-t-il à cela des raisons sociologiques et historiques :

A la fin du XVIII^e et au XIX^e siècles, nos régions montagneuses - vu la longueur des hivers et l'absence de télévision - étaient surpeuplées, permettant cependant aux habitants de survivre, avec une petite agriculture vivrière, l'exploitation des forêts, un élevage extensif avec transhumance, "lies et passeries" négociées avec Aragonais et

Navarrais, et aussi des mines de fer et d'étain. Le surplus de population fournissait des travailleurs saisonniers à la plaine garonnaise, des colporteurs - et des montreurs d'ours ou "oursailleurs" - des migrants vers les Amériques et les Afriques.

Les guerres de la Révolution puisèrent là de nombreux volontaires. Celles de l'Empire augmentèrent le prélèvement. On connaît le mot de Napoléon : "l'Ariège est le pays des hommes et du fer" - Tournant à la boucherie, elles connurent moins de succès et nombreux vers la fin furent les déserteurs. Au début du 20^e siècle, les ressources diminuant - forêts épuisées, mines abandonnées - les jeunes s'orientèrent vers la



Croquis de Dunoyer de Segonzac, paru dans le Crapouillot, journal des tranchées.

fonction publique, fournissant des postiers, des employés aux Indirectes, des policiers, des instituteurs, des gendarmes, et des militaires, non pas tellement par engagement patriotique que pour faire carrière. Et comme les Pyrénéens sont réputés être "têtes de lard" - un journaliste me qualifia un jour de tête de fer d'Ariègeois, ce qui est plus gentil - ils firent d'excellents officiers, et même des généraux. Parmi les derniers en date, je connais Lacroix, de Bordes sur Lez, mon condisciple en mathélem, et Roquejoffre, plus jeune, qui fut également au collège de Pamiers...

Pour en revenir aux suites de la bataille de la Marne, un front était constitué, les belligérants allaient s'enterrer face à face, d'abord légèrement, puis en tranchées profondes, avec "cagnas", parapets et banquettes de tir, barbelés, boyaux d'accès et de communication, telles qu'elles subsistèrent jusqu'à la fin. Les premières tranchées ne furent ainsi que des bases de départ pour attaques en rase campagne, avec pour résultat les mêmes massacres, face aux mitrailleuses et à l'artillerie légère, qu'avait entraînée la pure guerre de mouvement. Il arriva d'ailleurs que le mouvement reprit un temps, avec "la course à la mer" (cf. notre article du N° précédent), jusqu'à la bataille de la Somme (juillet-octobre 1916). Par la suite, ce fut la guerre des tranchées proprement dite, avec ses bombardements à l'artillerie lourde, "marmites et crapouillots", bases d'attaques limitées pour conquérir ou reconquérir des positions, ceci jusqu'à l'offensive meurtrière de Nivelle en 1917 (cf. notre article cité).

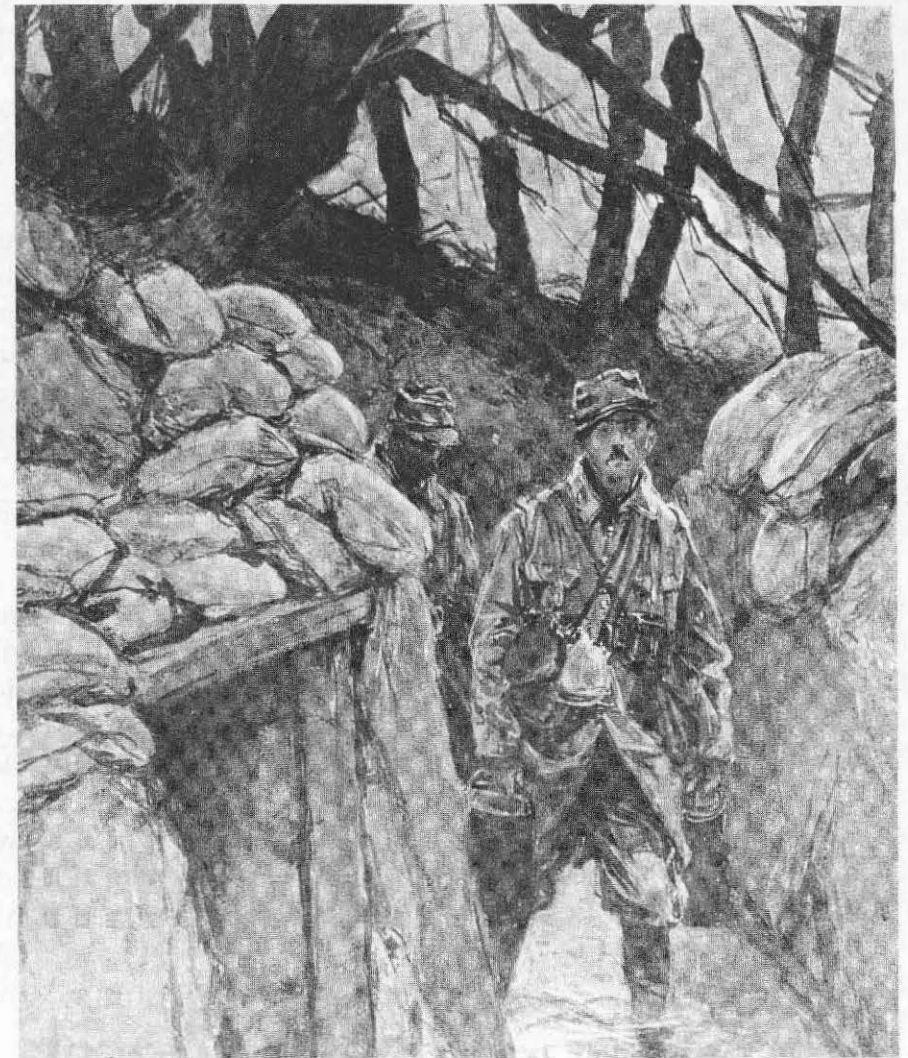
Le récit du caporal Barthas

Nous donnons ci-après deux extraits des "Carnets de guerre de Louis Barthas" (éditions la Découverte, Paris), tonnelier du Minervois, caporal au 80ème de Narbonne, frère du célèbre 17ème, qui refusa de tirer sur les vigneronns révoltés de 1907 :

" Salut, salut à vous, braves soldats du 17^e...

... Vous auriez, en tirant sur nous, assassiné la République !"

Barthas, 35 ans en 1914, fit toute la guerre depuis son arrivée au front en Novembre : pour colmater les brèches faites à l'armée d'active, on



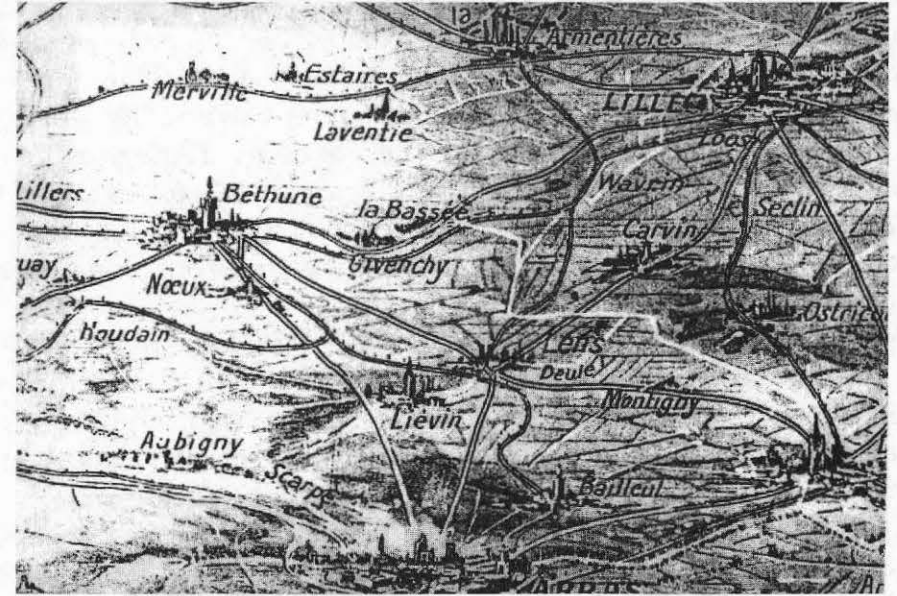
Une tranchée près de Notre-Dame de Lorette, peinture de François Flameng.

avait mobilisé les trois premières classes de l'armée dite "territoriale" ("les réservistes"). Barthas, socialiste, pacifiste, écrivit chaque jour de sa guerre, encouragé par ses camarades qui attendaient son témoignage. Bien que nanti du seul certificat d'études primaires - mais certains soutiendront qu'il valait bien, pour ce qui est de la langue, le bac d'aujourd'hui - son récit est écrit sans fautes et de main de maître, valant bien celui d'autres écrivains, avec précisions et émotion en plus.

On retiendra que dans les deux extraits que nous donnons, meurt chaque fois un instituteur, simple soldat réserviste. Il peut nous étonner aujourd'hui qu'un instituteur ne soit pas officier de réserve, comme on a pu le voir lors de la 2^e guerre mondiale. Notons d'ailleurs que cela a permis à certains galonnés de Vichy de prétendre que c'étaient les instituteurs qui avaient perdu la guerre, quelque temps avant que des rapports de préfets signalent leur tiédeur devant "la Révolution Nationale", puis leur engagement fréquent dans ce qui deviendra la "Résistance".

Les instituteurs mobilisés en 14 étaient de simples soldats parce que socialistes, pacifistes, dreyfusards. Désignés comme les "hussards noirs de la République", ils étaient suspects aux yeux à monocle des officiers supérieurs : ainsi n'étaient-ils pas conviés à faire la "P.M.S.", la préparation militaire supérieure. Cet ostracisme céda par la suite, lorsqu'il s'agit de combler les trous béants laissés par nos officiers d'active, de sous-lieutenant à capitaine, qui étaient montés à l'assaut en tête des troupes, comme ils l'avaient juré à leur sortie de Saint-Cyr, en pantalon rouge, tunique noire galonnée d'or, casoar et gants blancs. Tels "le dormeur du val" de Rimbaud, qui les avait précédé, ils gisaient maintenant "les pieds dans les glaïeuls, deux trous rouges au côté droit..."

Les généraux, futurs maréchaux, sortaient, eux, de polytechnique. Têtes pensantes trop précieuses, ils n'allaient pas sur le terrain. Voici donc, sans littérature, les témoignages du réserviste caporal d'escouade Barthas :



Annequin et Vermelles se situent entre Bethune et Lens près de Givenchy et le secteur de Lorette au Sud-Ouest de Lievin.

"Décembre 1914 - Mai 1915 - Secteur des ruines de Vermelles et Annequin (Pas-de-Calais)

L'ordre d'attaque portait - le capitaine Hudelle me le mit le lendemain sous les yeux - qu'il fallait "attaquer coûte que coûte", *sans tenir compte des pertes*, les chefs d'unité, étant responsables de l'exécution de cet ordre.

Cet ordre barbare qui allait nous conduire à l'abattoir n'était pas signé, il était anonyme comme une simple note de service, les scélérats, qui en étaient les auteurs se doublaient de lâches.

Oh ! Patrie, que de crimes on a commis en ton nom !

Soudain, on fait passer de mettre baïonnette au canon ; un frisson parcourut tout mon être, moi dont le cœur trop sensible saigne et s'apitoie sur la moindre souffrance, moi qui ai si souvent détourné

mon pied pour ne pas écraser une fourmi, une petite bestiole, je vais être jeté dans une lutte corps à corps, sauvage, sans merci contre des malheureux victimes comme moi d'une implacable fatalité !

Ah ! c'était horrible. Je jetai un regard sur mes camarades, ils semblaient ne pas comprendre ce qu'on attendait d'eux ; comme inconscients, ils étaient là, placides et tranquilles comme des figurants attendant dans la coulisse leur tour de rentrer en scène ; quant à nos deux instituteurs, l'un avait absorbé une forte dose d'alcool et paraissait concentrer toute son énergie à ne pas s'endormir, l'autre fumait cigarette sur cigarette, nerveusement, comme avec rage ; hélas pour lui, c'étaient les dernières cigarettes de grâce du condamné à mort, c'était son dernier jour !

Il était huit heures du matin, nos batteries de 75 déclenchèrent tout à coup un feu violent sur les lignes adverses. Cela nous paraissait formidable mais c'était absolument insuffisant pour protéger notre attaque. Au bout de quelques minutes, le mot fatal : "En avant !", se répéta dans la tranchée.

Nous pensions escalader la tranchée tous à la fois et partir en tirailleurs au coude à coude, eh bien non, on avait trouvé mieux : de la tranchée se détachait un petit boyau long d'une quinzaine de mètres avec au bout quelques marches grossièrement taillées, c'était par là à la file indienne que nous allions sortir.

A défaut de volontaires, la section que le sort avait désignée commença le mouvement. Notre section venait après.

Vu la grande distance et un léger brouillard qu'un pâle soleil ne parvenait pas à dissiper tout à fait, les Allemands tout d'abord ne s'aperçurent de rien, mais à peine une vingtaine d'hommes étaient-ils sortis qu'une mitrailleuse se mit à claquer, puis deux, puis trois, on ne savait plus, comme des grêlons des balles venaient frapper le rebord de la tranchée, nous faisant baisser la tête ; à l'escouade qui nous précédait, un homme eut l'épaule traversée par une balle et perdait du sang en abondance, tant qu'il en mourut faute de soins immédiats ; mais les brancardiers étaient on ne savait où et puis il ne fallait pas

retarder notre marche, défense de s'arrêter pour soigner, secourir même son frère.

En passant devant, ou plutôt en enjambant ce premier blessé qui râlait, nous dûmes patauger dans son sang, ce qui nous impressionna fort désagréablement.

Les plus stupides comprirent alors qu'on allait à la mort sans aucun espoir de succès, tout simplement pour servir de cibles vivantes aux mitrailleurs allemands.

... De la tranchée une voix rude nous lança cette menace terrible : "Faites passer à l'adjudant Col (notre chef de section) que si sa section n'avance pas on va lui tirer dessus!"

Terrifiés, nous fîmes comme des vers de terre quelques rampements de plus ; en tête, on essaya de se former en ligne de tirailleurs, mais tous ceux qui quittèrent le talus pour prendre cette formation, furent aussitôt foudroyés, criblés de balles.

A ce moment, un planton, un pli à la main, marchant baissé le plus possible, passa près de moi.

"Eh bien, dit-il, vous avez donc peur ?"

Il prononçait à peine la dernière syllabe qu'une balle lui traversait la poitrine, il tomba en avant, la face contre terre, se tourna sur le dos dans une suprême convulsion ; en quelques secondes, je vis la pâleur de la mort s'étendre sur son visage, ses yeux se voiler, une bave sanguinolente apparaître à ses lèvres.

Il ne dit plus un mot, il fit simplement vers nous le geste de nous tendre la main ; mon voisin le plus proche et moi nous la lui serrâmes, mais elle était déjà inerte, il était mort.

... Et cet autre, pourquoi avance-t-il si lentement et même s'arrête-t-il tout à fait ? Mais nous le reconnaissons, c'est l'instituteur Izard, de mon escouade.

Il nous dit qu'il était blessé au ventre et qu'il ne pouvait plus avancer ; je crois bien qu'une balle explosive lui avait déchiqueté les boyaux.

Pauvre Izard, dans sa cruelle agonie il n'eut pas une plainte, et quand quelqu'un lui a demandé s'il souffrait il n'a pas voulu nous attrister et a répondu : "Non, je ne souffre pas mais j'ai froid". C'était le froid de la mort qui déjà s'emparait de lui.

mon pied pour ne pas écraser une fourmi, une petite bestiole, je vais être jeté dans une lutte corps à corps, sauvage, sans merci contre des malheureux victimes comme moi d'une implacable fatalité !

Ah ! c'était horrible. Je jetai un regard sur mes camarades, ils semblaient ne pas comprendre ce qu'on attendait d'eux ; comme inconscients, ils étaient là, placides et tranquilles comme des figurants attendant dans la coulisse leur tour de rentrer en scène ; quant à nos deux instituteurs, l'un avait absorbé une forte dose d'alcool et paraissait concentrer toute son énergie à ne pas s'endormir, l'autre fumait cigarette sur cigarette, nerveusement, comme avec rage ; hélas pour lui, c'étaient les dernières cigarettes de grâce du condamné à mort, c'était son dernier jour !

Il était huit heures du matin, nos batteries de 75 déclenchèrent tout à coup un feu violent sur les lignes adverses. Cela nous paraissait formidable mais c'était absolument insuffisant pour protéger notre attaque. Au bout de quelques minutes, le mot fatal : "En avant !", se répéta dans la tranchée.

Nous pensions escalader la tranchée tous à la fois et partir en tirailleurs au coude à coude, eh bien non, on avait trouvé mieux : de la tranchée se détachait un petit boyau long d'une quinzaine de mètres avec au bout quelques marches grossièrement taillées, c'était par là à la file indienne que nous allions sortir.

A défaut de volontaires, la section que le sort avait désignée commença le mouvement. Notre section venait après.

Vu la grande distance et un léger brouillard qu'un pâle soleil ne parvenait pas à dissiper tout à fait, les Allemands tout d'abord ne s'aperçurent de rien, mais à peine une vingtaine d'hommes étaient-ils sortis qu'une mitrailleuse se mit à claquer, puis deux, puis trois, on ne savait plus, comme des grêlons des balles venaient frapper le rebord de la tranchée, nous faisant baisser la tête ; à l'escouade qui nous précédait, un homme eut l'épaule traversée par une balle et perdait du sang en abondance, tant qu'il en mourut faute de soins immédiats ; mais les brancardiers étaient on ne savait où et puis il ne fallait pas

retarder notre marche, défense de s'arrêter pour soigner, secourir même son frère.

En passant devant, ou plutôt en enjambant ce premier blessé qui râlait, nous dûmes patauger dans son sang, ce qui nous impressionna fort désagréablement.

Les plus stupides comprirent alors qu'on allait à la mort sans aucun espoir de succès, tout simplement pour servir de cibles vivantes aux mitrailleurs allemands.

... De la tranchée une voix rude nous lança cette menace terrible : "Faites passer à l'adjudant Col (notre chef de section) que si sa section n'avance pas on va lui tirer dessus!"

Terrifiés, nous fîmes comme des vers de terre quelques rampements de plus ; en tête, on essaya de se former en ligne de tirailleurs, mais tous ceux qui quittèrent le talus pour prendre cette formation, furent aussitôt foudroyés, criblés de balles.

A ce moment, un planton, un pli à la main, marchant baissé le plus possible, passa près de moi.

"Eh bien, dit-il, vous avez donc peur ?"

Il prononçait à peine la dernière syllabe qu'une balle lui traversait la poitrine, il tomba en avant, la face contre terre, se tourna sur le dos dans une suprême convulsion ; en quelques secondes, je vis la pâleur de la mort s'étendre sur son visage, ses yeux se voiler, une bave sanguinolente apparaître à ses lèvres.

Il ne dit plus un mot, il fit simplement vers nous le geste de nous tendre la main ; mon voisin le plus proche et moi nous la lui serrâmes, mais elle était déjà inerte, il était mort.

... Et cet autre, pourquoi avance-t-il si lentement et même s'arrête-t-il tout à fait ? Mais nous le reconnaissons, c'est l'instituteur Izard, de mon escouade.

Il nous dit qu'il était blessé au ventre et qu'il ne pouvait plus avancer ; je crois bien qu'une balle explosive lui avait déchiqueté les boyaux.

Pauvre Izard, dans sa cruelle agonie il n'eut pas une plainte, et quand quelqu'un lui a demandé s'il souffrait il n'a pas voulu nous attrister et a répondu : "Non, je ne souffre pas mais j'ai froid". C'était le froid de la mort qui déjà s'emparait de lui.

On roula une couverture en boule et on la lui jeta. Il put la saisir et l'étendre sur lui.

... Nous nous étions précipités vers l'instituteur Izard, mais il était dans le coma. Autour de lui son sang avait détrempe la terre ; nous lui serrâmes les mains pour l'adieu éternel, il ne nous reconnut pas. Deux camarades l'emportèrent sur deux fusils au poste de secours où il expira presque aussitôt.

Lorsque nous revînmes à Annequin où on l'enterra, nous allâmes nous recueillir sur la tombe de l'instituteur d'Espezel que nous ornâmes de verdure, et je fus chargé par l'escouade d'adresser à sa veuve une lettre de condoléances dont elle nous remercia vivement".

"Juin 1915 - Secteur de Lorette (Artois)

Les hommes de la 13^e escouade, après s'être débarrassés de tout leur fourbi, se mirent à écrire, lire, coudre ; certains se couchèrent et sommeillaient déjà lorsque tout à coup quelques obus éclatèrent dans notre voisinage ; on n'y prêta pas grande attention et quelqu'un dit : "Voilà la distribution de dragées qui recommence".

Au bout d'un court instant, nouvelles explosions, cette fois plus rapprochées ; comme des bêtes qui flairent un danger, quelques-uns nous nous dressâmes subitement ; c'est que ce n'était pas des obus de pacotille, c'était peut-être des 150 dont un seul bien visé pouvait anéantir l'escouade.

Trois ou quatre minutes passèrent et dans le lointain nous entendîmes les coups sourds comme des coups de gongs des obus chassés dans la pièce qui s'abattaient avec fracas à quatre-vingts mètres environ de notre emplacement quelques secondes après.

Ah ça ! quelque observateur boche, de haut de sa saucisse, nous avait-il déjà repérés et signalés aux artilleurs désœuvrés ? C'était possible. Cependant les avis étaient partagés. Les uns voulaient déguerpir sans tarder, d'autres déclaraient qu'au fond de ce boyau on ne courait aucun risque.

Mais au cours de cette guerre j'ai eu en maintes circonstances une intuition mystérieuse, instinctive de l'imminence d'un péril et en ce

moment une voix semblant monter du tréfonds de mon être m'avertit qu'il fallait fuir.

"Que tout le monde ramasse ses frusques et se tienne prêt à partir ! Allons debout ! grouillez-vous !", criai-je à ceux que mon appel n'émotionnait pas. Jamais je n'avais commandé avec autant d'énergie ; voyant toute l'escouade s'alerter, debout, j'attendis la prochaine décharge. Elle arriva comme la foudre, les obus s'écrasèrent à trente mètres de nous, des morceaux de pierre, de fer, de la terre passèrent en sifflant au-dessus de nos têtes, de grosses volutes de fumée noire obscurcirent la lumière du soleil. Pas de doute, c'était bien à nous qu'on en voulait. Vraiment c'était nous faire beaucoup d'honneur.

"Par la droite ! criai-je, sauvez-vous ! vite ! allons, hâtez-vous ! tout le monde suit ?" mais, comme le capitaine d'un bateau qui sombre, je ne devais partir que le dernier ; quand on accepte un grade, si minuscule soit-il comme celui de caporal, il faut en accepter toute la responsabilité et se hausser pour accomplir son devoir jusqu'au sacrifice de sa vie s'il le faut.

Les amis Gils et Allard me jettent en fuyant : "Mondiès ne veut pas venir ! vas-y !" L'instituteur de Pépieux, était à l'autre bout de l'escouade. En trois bonds, je suis sur lui. Tort était encore là, l'adjurant une dernière fois de nous suivre. Lorsque j'apparus, Tort s'enfuit.

Mondiès, accroupi, écrivait tranquillement une lettre, aussi calme que s'il avait été à son bureau à Pépieux devant sa classe. Cela lui semblait indifférent qu'une batterie de gros calibre soit braquée vers lui.

- Eh bien, lui dis-je, tu es fou, Mondières, pourquoi restes-tu là, tu veux te faire écrabouiller ?

- Bah, dit-il, c'est peut-être là où vous allez que vous serez tués.

- Mais non, suppliai-je, c'est sur nous qu'on tire chaque fois. On allonge le tir, cela va tomber en plein ici. Allons, viens-tu ?

Mondiès secoua négativement la tête et continua d'écrire. Presque en face de lui était accroupi un autre soldat de l'autre escouade, la 14^e, formant avec la nôtre, la demi-section.

Il s'appelait Laffont, était de Cavanac. Tailleur, il rapiécail sa capote :

pourquoi pour son malheur n'avait-il pas suivi son escouade et était resté avec nous ? Je n'en savais rien. Je lui demandai s'il ne voulait pas nous suivre. "Non, dit-il, puisque Mondières reste, moi aussi".

Devant cet entêtement, je n'avais plus qu'à me sauver. Déjà les autres, traînant leurs frusques, à demi courbés dans le boyau presque comblé, étaient hors de danger. J'avais fait à peine soixante mètres que l'effroyable décharge s'abattit sur l'emplacement que nous venions de quitter. Je n'eus que le temps de me jeter à terre pour éviter les éclats ; puis, me relevant, je courus tout d'un trait jusqu'à l'endroit où l'escouade s'était arrêtée.

... Cependant nous étions fort inquiets de ce qu'il était advenu de nos deux camarades Laffont et Mondières ; pour ma part, je me reprochai de ne pas avoir eu assez d'énergie, de volonté pour les obliger à nous suivre. Pourtant ma conscience ne pouvait rien me reprocher ; mais ils pouvaient être blessés et avoir besoin de notre secours.

Je demandai un volontaire pour venir avec moi ; le Narbonnais Ayrix se proposa. Il était illettré et Mondières lui écrivait ses lettres pour sa famille ; munis d'une pelle et d'une pioche, nous revînmes à l'endroit d'où les obus nous avaient chassés ; quand nous en fûmes à vingt pas, nous trouvâmes un sac déchiqueté où seul un carnet de notes était intact. C'était celui de Mondières que comme seul souvenir de lui j'envoyai à sa famille.

Quant à l'endroit même où était Mondières, la tranchée était complètement comblée ; malgré le danger d'être vus des Allemands, nous fouillâmes la terre et nous finîmes par découvrir une tête en bouillie et un képi qu'à sa forme particulière nous reconnûmes aussitôt pour être celui de Mondières.

De grosses gouttes de sueur tombant de notre front, tremblants d'émotion de tous nos membres, avec Ayrix nous rejetâmes quelques pelletées de terre sur cette tête d'où la vie, l'intelligence venaient d'être si brutalement arrachées et qui n'était plus qu'une chose informe.

Depuis quelque temps Mondières avait le pressentiment de sa fin prochaine. La veille encore il avait écrit une lettre désespérée à sa famille, nous le sûmes plus tard.

Le soldat Laffont enterré par le même obus fut dégagé le soir même

par son escouade. Son corps ne portait aucune trace de blessure, il avait été foudroyé par la dépression de l'air produite par l'explosion.

La nuit venue, la 13^e escouade se mit au travail pour dégager le corps de Mondières et l'enterrer convenablement, mais à peine ce travail était-il commencé qu'on vint nous intimer l'ordre d'aller occuper un petit-poste.

Une équipe du génie arrivait en ce moment pour mettre ce boyau en état. Nous recommandâmes qu'on prît garde à notre camarade, mais on n'en tint pas compte, on jugea plus simple de creuser à côté, et le lendemain matin à notre retour nous eûmes le regret de constater qu'on avait rejeté sur son corps toute la terre creusée dans la tranchée. Nous fîmes tout ce que nous devions faire pour essayer de le sauver de l'oubli, nous plantâmes au-dessus de lui une croix grossièrement faite avec deux mauvais morceaux de bois et à côté une bouteille le goulot planté en terre contenant un papier où son nom était écrit, mais quelque obus dut bientôt emporter tout cela et le nom de Mondières n'existera que dans notre souvenir".

Pour le texte de présentation et pour copie conforme,
Henri Robert Cazalé

BIBLIOGRAPHIE

BARTHAS Louis. Carnets de guerre 1914-1918

Ed. La Découverte Paris - 1997

L'édition des carnets manuscrits de Louis Barthas, tonnelier à Peyriac, sous forme de livre a été obtenue sur autorisation de la famille, par Rémy Cazals, animateur d'un groupe de travail de la F.O.L. de l'Aude (Fédération des œuvres laïques)

1914 : Les terribles pertes parmi les soldats blagnacais (nés ou domiciliés à Blagnac)

20 Août : Jean-Louis Vincent, soldat au 53^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 10 juillet 1888, époux de Marguerite Marsal, tué à Rorbach (Lorraine)

22 Août : Paul Mirouze, soldat au 7^e régiment d'infanterie né à Montesquieu-Volvestre (Haute-Garonne) le 12 septembre 1889 marié à Blagnac avec Jeanne Rouquié, tué à Bertrix en Belgique.

: Michel Thedie, soldat au 14^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 8 mars 1892, marié à Blagnac, tué à Auloy en Belgique.

23 Août : Jean Alexandre Flurian, sergent au 24^e Colonial, né à Blagnac le 2 avril 1875 époux de Marie Anne Cassagne «décédé sur le champ de bataille» à Jamoigne en Belgique.

24 Août : Jean Bayle, soldat au 214^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 23 août 1884, marié à Gabrielle Soum, tué à Eton (Meuse).

27 Août : Jean Salles, soldat au 59^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 9 septembre 1891, célibataire, tué à Thélonne (Ardennes).

29 Août : Pierre Respaud, soldat au 80^e régiment d'infanterie, né à Thouars (Ariège) le 12 mars 1890, époux de Augustine Françoise Lujol, tué à Luneville (Meurthe et Moselle).

8 Septembre : Pierre, Henri, Marie, Etienne Mazel, caporal au 7^e régiment d'infanterie, né dans le Tarn-et-Garonne le 22 septembre 1892, petit-fils du Docteur François Honoré Guimbaud, célibataire, tué aux Grandes Perthes (Marne).

9 Septembre : Pierre Jean, soldat au 57^e régiment d'infanterie, né à Toulouse le 16 juin 1891, célibataire, tué à Meix Thiercelin (Marne).

21 Septembre : Joseph, Jean Baptiste Trouilhé, soldat au 281^e régiment d'infanterie, né à Lasseran (Gers) le 3 novembre 1881, marié à Blagnac avec Catherine Vincens, tué à Lesseux (Vosges).

22 Septembre : Jean Raspaud, soldat de 2^e classe au 281^e régiment d'infanterie, né à Toulouse le 14 janvier 1886, marié à Blagnac avec Raymonde Françoise Caplloc «décédé au combat de Lesseux par suite de blessures».

23 Septembre : Jean Barrat, soldat de 2^e classe à la 23^e compagnie, né à Toulouse le 18 avril 1884, «décédé au Bois des Chevaliers, Meuse, à trois heures du soir sur le champ de bataille».

26 Septembre : Jean Pierre Gardes, soldat à la compagnie de mitrailleuse du 88^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 19 février 1891, époux de Marie Berline, tué à Hurlus (Marne).

15 Octobre : Antonin Ducoureau, tambour au 296^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 9 octobre 1887, «décédé à Vermelles (Pas-de-Calais) à sept heures du matin».

24 Octobre : Jean Marie Guimbaud, soldat au 81^e régiment d'infanterie, 25^e compagnie, né à Blagnac le 5 septembre 1882, époux de Germaine Respaud, tué à Baume-les-Dames, faubourg de Besançon.

4 Décembre : Jean Clamens, soldat au 80^e régiment d'infanterie, né à Plaisance (Haute-Garonne) le 31 juillet 1893, célibataire, tué à Ypres en Belgique.

15 Décembre : Jean Marie Moncamp, soldat au 80^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 30 mars 1894, célibataire, tué à Groote Vierstraat en Belgique.

20 Décembre : Jean Montes, soldat au 20^e régiment d'infanterie, né à Blagnac le 19 juin 1894, célibataire, tué à Mesnil-les-Hurlus (Marne).

22 Décembre : François Dejean, soldat au 14^e régiment d'infanterie né à Esperce (Haute-Garonne) le 3 février 1889, veuf de Marguerite Cantayre, tué à Perthes-les-Hurlus (Marne).

23 Décembre : Pierre Fourtanier, sergent au 2^e génie, né à Blagnac le 28 octobre 1867, époux de Antoinette Tragné décédé à l'hôpital de Montpellier (Hérault).

27 décembre : Charles, Marie, François Mazel, adjudant au 27^e bataillon de chasseurs alpins né à Cazes-Mondenard (Tarn-et-Garonne) le 1^{er} mars 1891, célibataire, petit-fils du Docteur François Honoré Guimbaud, tué à Carency (Pas-de-Calais).

tous «Morts pour la France»